

8 mars

« Les explosions pleuvaient de toutes parts, la jeune femme courrait pour s'échapper, à travers le bâtiment en feu, elle devait à tout prix rejoindre le vaisseau... »

Ce livre était passionnant, je dévorais les pages. Je vivais l'action, comme si c'était moi le personnage de cette histoire.

« Bam ! Les cloisons tombaient les unes après les autres, d'autres fuyards criaient autour d'elle... »

Mais les explosions et les cris de mon livre devenaient de plus en plus désagréables. Je n'arrivais pas à rester concentrée sur ma lecture...

Avant tout cela, maman et moi vivions dans un minuscule studio meublé du vingtième arrondissement de Paris. C'était un logement austère et sans intérêt particulier. Les quelques meubles qui le remplissaient, n'étaient présents que pour leur fonctionnalité et non pour leur qualité esthétique. Notre intérieur était semblable aux petits logements que l'on trouve dans les centres de vacances. Tout y était minimaliste, simple et robuste. Seul le temps pouvait s'approprier un tel espace, en laissant de-ci, de-là quelques traces d'usure : des pieds de table écorchés, des trainées noires indélébiles de frottement sur le sol, des taches d'infiltration sur le papier-peint...

Nos effets personnels n'étaient guère plus glorieux. Maman voulait qu'on se limite au nécessaire. Elle voulait que notre logement reste sobre et ne soit pas submergé par l'inutile. Elle refusait qu'on s'accoutume à laisser des tas de vêtements sur les chaises (même si l'unique commode limitait considérablement notre garde-robe), elle refusait d'acheter de nouveaux jouets, si l'espace qui leur était réservé sous le lit ne pouvait les accueillir.

Il fallait que chaque objet puisse être rangé dans un espace pouvant le contenir. Rien ne devait trainer. Elle n'était pas maniaque mais maman voulait que son intérieur soit épuré et bien rangé pour que les gens, qui viendraient éventuellement nous rendre visite, ne se fassent pas une mauvaise image de nous.

Elle disait : « Maya, les gens nous jugent à ce qu'ils voient ! Si la première image que tu leur offres n'est pas bonne, la plupart se désintéresseront de toi. »

J'avais donc appris à me contenter du minimum et je n'en étais pas malheureuse.

J'étais même une adolescente de 12 ans plutôt épanouie. J'étais bonne élève. Je n'avais pas énormément d'amies, mais celles que j'avais me suffisaient, et j'aimais beaucoup le quartier où nous vivions. La rue des Amandiers me permettait de profiter aussi bien du parc de Belleville que du cimetière du Père Lachaise. J'adorais m'y installer sur un banc pour lire un roman emprunté à la bibliothèque. Ainsi je pouvais m'évader où je le souhaitais.

« Tout était silence. Un instant, il crut entendre un bruit derrière lui, mais ce n'était que le vent qui soupirait à travers les cyprès. Ici, enfin, il se sentait en sûreté. Les morts ne trahissent pas ».

Dans mon cimetière parisien, j'étais comme Jean Valjean. Il suffisait d'un livre pour me transporter vers un autre monde.

Mais c'était maman mon héroïne. Elle avait été rejetée par sa famille lorsqu'elle était tombée enceinte de moi. Et depuis elle m'élevait seule. Du jour au lendemain, elle avait dû arrêter ses études en sciences humaines. Je l'admirais pour son courage. Pour subvenir à nos besoins, elle travaillait énormément en cumulant deux emplois. La journée, elle était serveuse dans un restaurant du Marais et le soir elle devenait ouvreuse au théâtre du Chatelet. Maman était ce genre de femme dotée d'une élégance naturelle. Elle avait une belle et longue chevelure brune qu'elle relevait en chignon lorsqu'elle travaillait au théâtre. Sa silhouette était fine, elle portait à

merveille les quelques robes qu'elle possédait. Dressée sur ses escarpins noirs, ma mère incarnait la féminité. Je l'admirais et j'aimais l'observer lorsqu'elle s'apprêtait.

Comme maman travaillait beaucoup, j'avais appris à être solitaire et à passer de longs moments seule dans notre appartement. Je dessinais, je cuisinais, j'écoutais de la musique. Mais mon occupation favorite restait la lecture. Un livre me transportait dans un univers auquel je ne pouvais accéder habituellement. Les livres fantastiques m'offraient des perspectives que jamais je n'aurais pu imaginer et élargissaient mon esprit lors de mes créations artistiques. Les romances me permettaient d'entrevoir la force de l'amour, son pouvoir hypnotisant et ses plaisirs envoûtants. Les romans policiers me tenaient en haleine, à en oublier de manger...

Même si certains chefs d'œuvre de la littérature étaient compliqués pour mon âge, je persistais à absorber le plus de pages. J'étais fascinée par l'association des mots, les tournures de phrases, le mélange des émotions et le mariage subtil des idées. Parfois certains extraits vous émeuvent au plus profond de votre être et vous transportent sans pour autant avoir réussi à accéder au sens dans son entièreté. En parcourant *Le rouge et le Noir* de Stendhal, je retenais ce passage :

« Julien n'avait jamais rencontré d'autres plaisirs que ceux des livres : c'étaient eux qui lui avaient appris à élever son âme. Dans sa pauvre condition, il n'avait jamais connu d'autres guides que les héros dont il lisait les exploits. Il rêvait de grandeur et d'aventures, et chaque phrase qu'il déchiffrait lui ouvrait un monde nouveau. »

Ainsi maman, n'était pas inquiète de me laisser. Je ne souffrais pas de la solitude. Et j'étais une jeune fille malgré tout sérieuse. Je me couchais seule, m'endormant avec les personnages de mes histoires. Je l'entendais parfois rentrer au milieu de la nuit, lorsque sa clé accrochait la vieille serrure de l'entrée. Elle en avait parlé plusieurs fois à notre propriétaire, elle ne supportait pas que je puisse être sortie de mon sommeil à cause du bruit et elle tenait à ce que je puisse dormir tranquillement les jours d'école. La propriétaire était compréhensive et avait répondu qu'elle viendrait s'occuper de cela lors de son prochain passage à Paris. Mais pour maman cela semblait toujours trop long.

Nous nous retrouvions au petit-déjeuner, et j'aimais qu'elle me raconte les pièces de théâtre qui étaient jouées actuellement, ou qu'elle me parle des acteurs connus qu'elle avait pu croiser lors de son service. Certains ne correspondaient pas du tout à l'image qu'on pouvait se faire d'eux. Dans ses récits, Maman ne s'attardait pas sur les artistes hautains ou méprisants. C'était une femme qui faisait preuve d'optimisme, et elle souhaitait me transmettre cette quiétude qui la caractérisait.

Ce matin là maman, était encore plus enjouée que d'habitude. Elle chantonnait en préparant mes tartines. Et cela était extrêmement rare, car même si elle était d'humeur constante et joviale, elle était aussi pleine de pudeur et de principes. C'est d'ailleurs sans doute cela qui accentuait sa féminité. Je la connaissais par cœur et savais donc qu'il y avait forcément une raison à cet excès de bonne humeur.

L'assaillant de questions, elle me répondit avec un sourire malicieux. Et elle m'expliqua qu'elle avait fait une rencontre au théâtre. Un homme habillé très élégamment, était venu quatre soirs de suite. Je ne pu m'empêcher de penser que cet homme devait avoir un certain train de vie pour se permettre de venir quatre soirs de suite au théâtre. Elle avait senti son regard se poser sur elle à plusieurs reprises. Il l'avait remerciée avec beaucoup de délicatesse, lorsque que, chaque soir, maman lui avait indiqué sa place en lui priant de la suivre. Hier, cet homme avait enfin invité maman à dîner et elle avait accepté.

Cette nouvelle rencontre était pour elle, une dose d'adrénaline dans son quotidien si ordinaire. Elle essayait de ne pas s'emballer en me disant que cet homme était beau et séduisant mais que peut-être ils n'auraient rien à se dire lorsqu'ils feraient un peu plus connaissance.

Maman devenait l'héroïne vivante de mes histoires de romances. Ce soir là, elle incarnait en quelque sorte la princesse Cendrillon des temps modernes :

« Le fils du Roi, que la nouvelle beauté de cette inconnue occupait tout entier, ne songea pas à lui dire combien il était charmé de la voir, et combien il en était touché ; mais l'empressement qu'il eut à la faire danser fit voir assez combien il en était frappé. »

Le dîner avait été magique. Il allait être le premier d'une longue série. Vincent était un homme charmant, il venait, avec sa grosse voiture de marque luxueuse, chercher maman au pied de l'immeuble pour l'emmener dans de magnifiques restaurants. Ils parlaient pendant des heures, apprenant à se connaître et se découvrir. Puis, les dîners devinrent des soirées entières, puis des demi-journées auxquelles je participais aussi. Maman voulait vivre pleinement cette nouvelle histoire, sans pour autant me mettre de côté. Vincent était également ravi de passer du temps en ma compagnie. Il n'avait pas d'enfant et se plaisait à jouer avec moi. Je l'aimais également beaucoup, il était simple malgré tout l'argent qu'il semblait posséder. Il s'intéressait réellement à moi, en me posant des questions sur mes amis, mes occupations. Et de temps en temps, il m'offrait un livre. A chaque fois, la couverture était magnifique, épaisse, en cuir, avec des dorures. Il s'agissait d'éditions limitées des plus grands classiques. Maman était bien obligée de leur trouver une place dans notre petit appartement.

Après deux mois à se voir plusieurs fois par semaine, les choses se sont accélérées. Vincent a demandé à maman de venir vivre avec lui. Elle avait longuement hésité de peur de me perturber mais ils étaient si amoureux que la passion l'emportait sur la raison. Il habitait un somptueux hôtel particulier dans la commune de Versailles. Il avait effectivement énormément d'argent, c'était un homme d'affaire important. Au début de leur histoire, maman était gênée et mal-à-l'aise par cette différence de milieu. Mais il avait su la rassurer et lui montrer sa sincérité par ses engagements. Comme maman appréhendait de devoir me faire changer d'école, Vincent proposa de mettre à disposition un chauffeur particulier qui se chargerait de m'emmener jusqu'à mon école du vingtième arrondissement et de déposer maman sur son lieu de travail. Nous avons donc emménagé chez Vincent. C'était incroyable. J'avais enfin une véritable chambre, elle était magnifique. Il avait pris soin de la faire décorer à mon goût. J'avais un grand lit, une coiffeuse, une grande penderie pour mes nouveaux vêtements mais j'avais surtout une énorme bibliothèque en bois blanc, assortie aux autres meubles de la chambre, dans laquelle je pouvais exposer mes livres. Maman aussi était comblée par ce nouvel intérieur, même si elle prenait garde de me répéter régulièrement que tout cela n'était que du matériel, que le plus précieux et ce qui comptait le plus c'était l'amour qui emplissait chaque pièce de cette maison. Mais j'étais tout de même ravie pour maman, elle avait enfin le droit à plus de confort, elle, qui travaillait tant. Elle avait maintenant un dressing rien qu'à elle. Vincent aimait lui offrir des robes et des ensembles de haute couture.

Dans un premier temps, maman n'a pas voulu changer ses habitudes, elle continuait à travailler au restaurant et au théâtre. Mais elle s'est vite rendue compte que cela allait être compliqué. D'une part parce que maintenant elle pouvait prendre du temps pour profiter de Vincent et moi, mais aussi parce que ses collègues voyaient bien que son train de vie avait changé. Malheureusement la jalousie de certaines devenait pesante. Six mois après notre emménagement, elle démissionna de ses deux emplois.

Pour autant, maman ne s'ennuyait pas, car Vincent devait participer à de nombreuses réceptions où ils aimaient se rendre tous les deux. Maman s'y sentait à l'aise, elle avait l'habitude, de par son métier de placeuse, d'être courtoise et de discuter facilement avec les gens. Ces soirs là, elle

pouvait porter ses nouvelles tenues. Elles lui allaient si bien. Sa silhouette lui permettait de tout porter. Lorsque je lisais « Anna Karénine », j'imaginai maman :

« Elle entra dans la salle, vêtue d'une robe de velours sombre, mais sa beauté, sa grâce, éclataient dans la lumière des chandeliers. Tous les regards se tournèrent vers elle, et un silence, presque respectueux, suivit son entrée. »

Maman reprit également des cours de sciences humaines par correspondance afin de valider le diplôme qu'elle avait dû abandonner. Notre changement de vie se passait admirablement bien. Je me souviens seulement d'un soir, vers vingt-deux heures, je n'étais pas couchée car je voulais absolument finir le dernier chapitre de mon roman policier, je les entendis rentrer et c'est la première fois qu'ils se disputaient. Vincent semblait en colère à cause d'un autre homme qui avait parlé longuement à maman lors de cette soirée. Maman ne comprenait pas ce qui n'allait pas, c'était la première fois que j'entendais Vincent lui parler sur ce ton, je me souviens avoir sursauté dans mon lit. Le lendemain tout était rentré dans l'ordre. Maman me rassura en m'expliquant que cela arrivait parfois dans un couple, d'être en désaccord, que ce n'était pas important. Vincent m'expliqua la même chose.

La même semaine, lors d'un déjeuner, il nous demanda de préparer quelques bagages afin de partir quelques temps dans sa résidence secondaire d'Orléans. L'hôtel particulier devait subir prochainement la rénovation de l'ensemble de ses parquets. En effet, le vernis recouvrant le bois était usé dans certaines pièces. Heureusement que ce départ correspondait avec le début des vacances de printemps.

Nous partîmes donc tous les trois pour Orléans. Cette seconde résidence était également une demeure majestueuse. La ville d'Orléans n'était pas aussi agréable que Versailles ou Paris, mais elle permit de nous faire passer de belles vacances ensemble. Les visites de châteaux et les promenades en bord de Loire étaient un émerveillement.

A la fin des quinze jours prévus, Vincent nous annonça une mauvaise nouvelle. Les travaux de Versailles avaient révélés d'autres dégradations, tout avait pris du retard et nous ne pouvions pas rentrer avant un ou deux mois. Avec maman, ils décidèrent de m'inscrire dans une école d'Orléans en attendant de pouvoir rentrer.

J'étais abattue mais je faisais bonne figure pour ne pas peiner maman. Cette rentrée en cours d'année se passa bien, mais je n'aimais pas être l'attraction, la bête curieuse de ma nouvelle classe. J'étais de nature discrète et je n'avais pas envie de répondre à toutes les questions de mes nouveaux camarades. Maman, elle, semblait moins joyeuse qu'à son habitude. Elle se retrouvait coincée ici malgré elle. Vincent s'absentait deux ou trois nuits par semaine pour remplir ses obligations professionnelles.

Lorsque j'étais à l'école, Maman devait trouver à s'occuper, dans une ville qu'elle ne connaissait pas, sans entourage et sans possibilité de déplacement, puisqu'elle n'avait jamais passé son permis de conduire. Il faut dire que passer le permis avait un coût et elle n'en avait pas l'utilité dans Paris. Ici, il n'y avait pas non plus les réceptions et les fêtes mondaines auxquelles elle pouvait participer à Versailles. Toute la vie parisienne lui manquait.

Après trois mois, nous n'étions toujours pas rentrés. Maman s'impatientait et elle le faisait savoir. Vincent et elle, se disputaient de plus en plus. C'est lui qui avait toujours le dernier mot, car parfois il s'emportait et semblait hors de lui. La colère qui en sortait devenait effrayante. Dans ces moments là, je m'apercevais que maman était apeurée elle aussi. Elle préférait se taire et ne plus en parler pendant un temps. Une fois la dispute passée, Vincent redevenait cet homme prévenant et rassurant. Il s'excusait de la situation et disait faire son maximum pour arranger les choses. Pour autant, la situation n'évoluait pas.

Même si je questionnais beaucoup maman sur l'attitude de Vincent. Elle m'expliquait qu'il était fatigué, que les allers-retours jusqu'à Versailles n'étaient pas évidents et que son travail était stressant. Ses affaires nécessitaient beaucoup d'investissement de sa part, et il devait rendre des comptes à de nombreux partenaires pour accroître son activité. Je ne comprenais pas tout ce que maman expliquait, et je ne comprenais surtout pas en quoi tout cela justifiait qu'il s'emporte aussi fort.

Le temps passait à Orléans et je me plongeais à nouveau et de plus en plus dans mes lectures. Les activités et les sorties devenaient limitées. Nous étions en quelque sorte, soumises aux envies et disponibilités de Vincent. La lecture redevenait mon activité principale. C'était mon échappatoire et mon refuge. Je partais le plus loin possible, vers des voyages qui eux m'éloigneraient de ce quotidien maussade. Je lisais pour combattre l'ennui mais aussi afin d'oublier ce qui tourbillonnait autour de moi.

« Les explosions pleuvaient de toutes parts, la jeune femme courrait pour s'échapper, à travers le bâtiment en feu, elle devait à tout prix rejoindre le vaisseau... »

Ce nouveau livre était passionnant, je dévorais les pages. De toute façon, je n'avais pas grand-chose à faire ici, cette demeure était devenue une cage dorée. Je vivais l'action de mon roman fantastique, comme si c'était moi le personnage de cette histoire.

« Bam ! Les cloisons tombaient les unes après les autres, d'autres fuyards criaient autour d'elle... »

Mais les explosions et les cris de mon livre devenaient de plus en plus désagréables. Je n'arrivais pas à rester concentrée sur ma lecture... Les sons s'amplifiaient dans mon esprit et résonnaient comme si ils semblaient réels. Effectivement, ils étaient réels ! Les bruits sourds de mon histoire étaient présents chez nous. Les cris aussi. C'était ceux de ma mère. A présent, Vincent ne se contentait plus seulement de s'emporter. Il frappait maman lors de chaque nouvelle dispute. Sa tête percutait les cloisons, elle criait et tentait de rejoindre mon vaisseau, ma chambre. C'était elle, la jeune femme de mon roman. J'étais impuissante, elle refusait que je m'en mêle. Elle savait qu'il me ferait également du mal. Elle savait maintenant qu'il en était capable. Dans un excès de colère, rien ne l'arrêtait. Il était capable du pire. Tel un animal enragé, il ne contrôlait plus ses frustrations et laissait ses émotions maîtriser son corps. Une force insoupçonnée prenait possession de lui, il ne retenait pas ses mouvements, ni ses coups.

Comment en étions-nous arrivées là ? Nous avons quitté notre vie simple, modeste mais heureuse, pour une vie luxueuse emplie de solitude et de violence. Ce n'était pourtant pas l'argent qui avait attiré maman dans ce piège, mais uniquement l'amour ! Était-elle punie pour cela ? Elle qui s'était toujours sacrifiée pour moi, ne pouvait-elle pas avoir un peu de répit ? Au fur et à mesure que le temps passait, que maman se disloquait physiquement et mentalement, elle prenait conscience qu'il ne redeviendrait plus jamais l'homme qu'elle avait connu. Il avait réussi sans la contraindre à l'attirer dans son piège. A cause de sa jalousie malade, il l'avait isolée de tout. Elle n'avait plus de travail, plus d'amis, aucun moyen de partir ... Maman n'avait plus d'argent, mais ici nous ne manquions de rien, les courses étaient faites régulièrement et je pouvais poursuivre mes études. J'étais en quelque sorte le boulet lesté sur sa cheville, celle qui l'empêchait d'envisager de partir. Fuir cet endroit lui était impossible, elle ne pouvait imaginer que sa fille se retrouve sans toit, sans nourriture ! Souvent elle s'excusait, me disait que ça irait. Elle me demandait d'être courageuse.

D'être courageuse ? Comment pouvais-je l'être du haut de mes 13 ans ? Qu'est-ce que cela pouvait bien vouloir dire ? Il fallait garder le courage, la force de subir ? Pourquoi ?

Alors je continuais à lire...alors maman continuait à souffrir ... alors je persistais à m'enfuir vers de nouveaux voyages... A l'aide de mes lectures, je m'évadais. Je connaissais ma bibliothèque par cœur. Combien d'heures avais-je passé à feuilleter les livres autour de moi ?

J'affrontais les monstres marins de « Vingt Mille Lieues sous les mers », je partais combattre le cardinal avec « Les trois mousquetaires », je faisais face à la solitude grâce à « Robinson Crusoé » mais j'aspirais surtout à retrouver ma liberté à travers « L'appel de la forêt ».

Et puis un jour, grâce à un livre, tout est devenu plus clair. C'est lui qui allait nous sauver. J'allais écrire notre propre histoire. Je ne dormais plus, je réfléchissais à la construction de mon scénario, à la mise en place de chaque chapitre et le rôle de chaque personnage.

Ce matin là, le 8 mars, onze mois après notre arrivée dans ce manoir maudit. Je décidais de mettre mon plan à exécution. Je partais pour l'école, mon sac à dos chargé au maximum. Il était lourd mais cela ne devait pas se voir. Je m'efforçais de ne pas grimacer, et contractais chaque muscle de mon dos pour soulager ma colonne vertébrale. J'embrassais maman, qui viendrait me chercher à 11h 30 pour le déjeuner. Le matin elle n'avait pas la force de m'emmener à l'école et il fallait qu'elle fasse l'état des lieux de ses ecchymoses pour les camoufler du mieux possible. La beauté naturelle de maman s'estompait de jour en jour, elle s'amaigrissait, ses cheveux étaient devenus ternes, les toilettes élégantes et colorées étaient remplacées par des vêtements sombres et uniformes ... Elle était devenue l'ombre d'elle-même. En lisant *Le lys dans la Vallée*, j'y trouvais une description de maman :

« Chaque jour, son visage pâlisait davantage, ses joues se creusaient, et ses yeux, autrefois pleins de cette douce lumière qui éclaire les âmes aimantes, s'éteignaient peu à peu. Elle marchait d'un pas lent accablée par un poids invisible, et ses mains, jadis si pleines de vie, tremblaient imperceptiblement lorsqu'elle tentait de saisir un objet. »

J'avais vingt minutes de marche pour aller à l'école. Je m'arrêtais chez l'antiquaire. Il me connaissait. Je venais souvent feuilleter ses ouvrages, sans rien acheter évidemment. Cette halte ne durerait pas plus de dix minutes et ne me mettrait pas en retard pour l'école.

Voilà j'étais prête, délivrée d'un poids.

A 11h30, je sortis en courant de l'école pour rejoindre maman. Le sourire aux lèvres. L'espoir, la combativité, l'assurance étaient en moi ! J'annonçais à maman, que nous partirions maintenant ! Je restais discrète, de peur que les autres mamans qui convoitaient le beau Vincent ne viennent tout lui raconter et gâcher notre évasion.

Elle ne répondit pas, et me regarda pleine d'effroi et de panique ! Mais sans réaction majeure. Je lui dévoilais le titre du livre que j'avais écrit en secret : « Jamais sans ma mère ».

Nous reprîmes le chemin inverse, et entrèrent chez l'antiquaire, qui nous fit passer par l'arrière de son magasin pour rejoindre une cour où son camion de livraison nous attendait. C'est avec ce camion qu'il arpentait les différentes brocantes de la région à la recherche de produits rares.

Nous prîmes place à l'arrière, cachées parmi un tas de bric-à-brac.

Après trente minutes de route, sans un mot, en état de choc, elle me demanda, ce que nous faisons, où nous allions, quel était le but de ce voyage clandestin.

Je lui expliquais comment j'avais eu l'idée de revendre les livres que Vincent m'avait offerts. J'avais pu les céder assez cher à l'antiquaire, je pouvais financer notre voyage et nous assurer quelques semaines de tranquillité. Je lui expliquais comment il y a un mois j'avais volé un timbre non oblitéré parmi ceux que le professeur d'histoire faisait circuler sur les tables des élèves, pour évoquer Marianne et les valeurs de la république. Avec ce timbre, j'avais pris la décision d'écrire

une lettre, à la seule autre adresse que je connaissais par cœur (après celle de notre ancien appartement). C'était justement l'adresse de la propriétaire de notre ancien logement. Chaque mois, maman lui adressait par courrier le chèque du loyer et c'est moi qui plaçais l'enveloppe dans la boîte aux lettres. J'avais donc mémorisé cette adresse à force de la déposer tous les mois.

J'avais indiqué dans ma lettre que nous avions besoin de son aide, qu'il ne fallait surtout pas me répondre, que Vincent ne devait jamais pouvoir nous retrouver. Je lui détaillais sa violence sur ma mère, son emprise, sa manipulation. Et je lui annonçais que nous viendrions jusque chez elle nous réfugier, lors de la journée internationale des droits des femmes : le 8 mars !

J'avais treize ans mais j'avais tout compris. Alors bien sûr nous n'avons pas fui l'Iran comme Betty Mahmoody qui raconte son évasion dans son livre « Jamais sans ma fille », mais comme elle, nous avons échappé à l'inacceptable, la violence extrême. Un enchaînement de brutalité, d'agressivité, entremêlé de haine et d'amour excessif et qui aurait conduit maman à une mort certaine.

« Chaque seconde comptait. Derrière nous, l'ombre de notre ancienne vie s'effaçait peu à peu, remplacée par l'angoisse d'être découvertes. J'entendais mon propre souffle, rapide, paniqué, mêlé aux battements frénétiques de mon cœur. Devant nous, les montagnes s'étendaient à perte de vue, hostiles et glaciales, mais au-delà, il y avait la liberté. »

Loin de la région parisienne, Vincent ne nous a jamais retrouvées. Il a probablement mobilisé tous les moyens possibles et exploité l'étendue de son réseau. Mais n'ayant jamais parlé de mon projet à personne, il était impossible qu'il puisse nous atteindre. La propriétaire était une femme généreuse et compatissante. Elle avait perçu la détresse dans ma lettre, elle avait su nous accueillir et prendre soin de nous. Le temps de retrouver une certaine stabilité, elle nous avait offert les clés d'une porte, pour laquelle, plus aucune serrure n'accrocherait : une porte vers notre liberté ! Je devais maintenant laisser ma mère reprendre le contrôle de sa vie, se reconstruire et redevenir l'héroïne combattante qu'elle était. Ainsi, je pouvais à nouveau être une petite fille insouciante, dévorant les livres et m'en inspirant, peut-être, pour écrire un autre chapitre...